

Le mardi 12 janvier 2010

En 1991, j'étais traductrice. Je n'étais pas certaine, autrefois, d'avoir toutes les compétences pour faire une bonne enseignante, une bonne enseignante comme celles souvent qui ont enflammé mon intellect et m'ont nourrie de passions diverses.

10 ans plus tard, j'ai été me rasseoir à l'université. J'étais fière d'enseigner. On me dit passionnée, excellente pédagogue. Je m'étirole cependant. Je pars d'ailleurs en demi-sabbatique avant de faire un *burn-out*.

Les offres patronales m'ont écoeurée. D'ailleurs, je ne m'étirole plus, je me dessèche ! Me fane !

J'ai juste envie de retourner traduire à 30 sous le mot. On me demande d'être enseignante, de faire du surtemps sans demander la paie due, de faire plus que mon lot de réunions convenues dans la convention, de donner de mon temps de dîner pour l'offrir à mes élèves lors des sorties.

Je fais toujours en moyenne 3 à 4 heures de trop par semaine régulière. Je travaille 20 à 25 heures de trop en septembre. En traduction, chaque mot traduit est payé. Le gouvernement demande de presser le citron encore plus. Remplissons encore les classes. 15 à 18 pour une école O.S. à la maternelle, plusieurs de mes collègues en ont 20 et 21, sans calculer les cotes. « On va vous compenser. » Une moyenne de 3 \$ de plus par jour de plus... Comme si ça aidait !

Et moi, je dis NON. Ça suffit ! Marc Labrèche à son émission *3 600 secondes d'extase* a bien compris la situation dans une parodie où Dora doit trouver son professeur. Il n'est plus en classe ; il est au lit, en pleurant : il est en *BURN-OUT* !

Quel avenir pour la société de demain ? Bien sombre. Avant de penser aux budgets, avant de tout donner à l'élève, ménagez vos enseignantes si vous voulez qu'elles conservent la flamme et transmettent la passion du savoir.

Nathalie Bélanger